

Le Loup de Gubbio

(TRAIT DE LA VIE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE)

Dans le temps où saint François restait à Gubbio, apparut, aux environs de cette ville, un loup d'une grosseur prodigieuse et d'une extrême férocité.

Il ne poursuivait pas seulement les animaux, mais plusieurs fois aussi des hommes avaient été victimes de sa rage. On l'avait vu souvent s'approcher de la ville, et les habitants effrayés ne sortaient plus que tout armés, comme s'ils étaient partis pour un combat ; et même, en cet état, malheur à ceux qui avaient à lutter seuls contre le terrible animal, leurs armes étaient impuissantes contre sa férocité ! Enfin, l'effroi devint tel que personne n'osait plus sortir de Gubbio.

La consternation qu'il voyait répandue autour de lui excita vivement la compassion de saint François ; il résolut d'aller trouver le loup ; et, malgré les instances que l'on fit pour l'en détourner, il fit le signe de la croix, et mettant en Dieu toute sa confiance, il sortit un jour de la ville avec quelques-uns de ses frères. S'apercevant que ceux-ci tremblaient de s'avancer, il les laissa et prit seul le chemin qui conduisait au furieux animal.

À la vue de la multitude qui se pressait pour être témoin de ce qui allait se passer, le loup s'élance d'abord vers saint François, la gueule béante.

Le saint s'avance à sa rencontre, fait sur lui le signe de la croix, l'appelle et lui dit :

— Viens ici, frère loup, viens, et de la part du Christ, je te l'ordonne, ne me fais aucun mal, ni à moi, ni à d'autres.

O merveille ! à peine le signe de la croix a-t-il été fait, qu'aussitôt ce loup, tout à l'heure si terrible, ferme la gueule, s'arrête, et, sur l'ordre de saint François, vient, doux comme un agneau, se coucher à ses pieds.

Alors le saint lui dit :

— Frère loup, tu causes d'immenses ravages dans cette contrée ; tu t'es rendu coupable de grands crimes, en blessant et en faisant mourir les créatures de Dieu sans sa permission. Tu ne t'es pas contenté de déchirer et de dévorer les animaux, tu as poussé l'audace jusqu'à donner la mort à des hommes créés à l'image de Dieu ; tu mérites, après tant de forfaits, d'être traîné aux fourches comme un brigand et un infâme homicide. Tout le monde crie et murmure contre toi, et tu es un objet d'horreur pour tous les habitants de la ville. Mais je le veux, frère loup, tu vas te réconcilier avec eux ; tu leur promettas de ne plus leur causer aucun tort, et ils te pardonneront tous tes ravages ; et, ni eux, ni leurs chiens, ne te poursuivront plus désormais.

À ces paroles, le loup incline la tête, et témoigne, par toute son attitude, par les mouvements de sa queue et de ses yeux, qu'il accepte les conditions, et qu'il est disposé à les remplir.

Le saint ajouta :

— Frère loup, puisque tu consens à faire la paix que je te propose, et à y demeurer fidèle, je te promets d'obtenir des habitants de Gubbio que jamais ils ne manquent de fournir ce qui est nécessaire à ta subsistance ; et ainsi tu ne souffriras plus de cette faim qui, je le sais bien, est la cause de tout le mal qu'on te reproche. Mais, en reconnaissance de cette faveur que je vais te procurer, je veux, frère loup, que tu promettes de ne plus nuire désormais à personne, ni aux hommes, ni même aux animaux ; me le promettes-tu ?

Le loup, baissant la tête, donna à entendre qu'il le promettait.

Saint François reprit :

— Frère loup, je veux pouvoir compter sur ta promesse ; j'exige donc que tu m'en donnes un garant.

Et le saint présentant la main, le loup lève une de ses pattes de devant et l'y pose familièrement, donnant ainsi, autant qu'il le pouvait, un gage de sa fidélité.

Le saint ne s'en tint pas encore là :

— Frère loup, dit-il, au nom de Jésus-Christ, je

t'ordonne de me suivre sur-le-champ, viens, nous allons ratifier cette paix au nom de Dieu.

Et le loup obéissant suivit, doux comme un agneau.

Les habitants de Gubbio étaient frappés d'admiration à la vue d'un si étonnant prodige ; la nouvelle s'en répandit promptement dans toute la ville, et l'on vit bientôt une foule de personnes de tout âge et de tout sexe se presser sur la place pour voir le loup qui suivait saint François.

Lorsque tous les habitants furent rassemblés, le saint monta sur un lieu élevé et se mit à les prêcher. Il leur fit entendre que c'était en punition de leurs péchés que Dieu leur avait envoyé les fléaux qui les consternaient ; que du reste, la flamme de l'enfer, qui doit éternellement tourmenter les damnés, était bien plus à craindre que la fureur d'un loup, qui, après tout, ne pouvait tuer que le corps. Combien donc l'enfer devait-il être terrible, puisque la gueule d'un petit animal pouvait seule faire trembler toute une multitude !

— O mes chers amis ! ajouta-t-il, convertissez-vous donc, faites pénitence de vos péchés, et Dieu vous délivrera, non seulement de la rage du loup dans cette vie, mais encore des flammes de l'enfer après votre mort.

La prédication terminée :



Saint François d'Assise en prière près de Gubbio

— Mes frères, dit saint François, écoutez : frère loup, que vous voyez ici, m'a promis de se réconcilier avec vous, et de ne plus vous nuire désormais en aucune manière, il m'a donné un gage de sa fidélité ; promettez lui donc aussi, de votre côté, de lui fournir tout ce qui sera nécessaire à sa subsistance ; je me rends caution pour lui, et je vous le garantis, sa fidélité, dans la paix qu'il va vous assurer, sera inviolable.

Aussitôt, tout le peuple s'étant écrié d'une voix unanime qu'il consentait à nourrir toujours le loup, le saint se tourna vers l'animal et lui dit :

— Frère loup, c'est maintenant à toi de promettre l'observation fidèle des conditions de la paix ; promets-tu désormais de ne plus nuire à personne, ni aux hommes, ni même aux animaux ?

Le loup s'agenouilla, inclina la tête et fit entendre au peuple, comme il le pouvait, et par son humble attitude et par les mouvements de sa queue et de ses yeux, qu'il promettait d'être fidèle au pacte.

— Frère loup, lui dit alors saint François, tu m'as donné, hors de la ville, un gage de fidélité ; je demande que tu le renouvelles maintenant en présence de cette multitude, et que tu attestes, par là, que tu n'abuseras jamais de la promesse que j'ai faite en ton nom ni de la caution que j'ai donnée pour toi.

Le loup leva de nouveau la patte droite de devant et la posa sur la main du saint.

À cette vue, la joie et l'admiration du peuple furent à leur comble ; la vénération des habitants de Gubbio

pour saint François, la singularité du miracle dont ils venaient d'être témoins, et le plaisir que leur procurait la paix promise par le loup, excitèrent parmi eux un si vif enthousiasme, qu'ils se mirent à pousser vers le ciel des cris d'allégresse, louant et bénissant Dieu de leur avoir envoyé un saint qui, par ses mérites, les avait délivrés de la fureur d'une bête cruelle.

Le loup vécut encore deux ans dans Gubbio ; il allait familièrement de porte en porte, entrait dans les maisons, sans faire aucun mal à personne et sans recevoir lui-même aucun mauvais traitement. Chacun se faisait un plaisir de lui fournir ce qui était nécessaire pour sa nourriture ; et, quand il traversait la ville, jamais les chiens n'aboyaient après lui.

Enfin, deux ans après sa conversion, frère loup mourut, et les habitants de Gubbio le regrettèrent vivement, car la vue de cet animal, parcourant la ville avec la douceur d'un agneau, était pour eux un souvenir qui leur rappelait la sainteté et les vertus de saint François.

ÉPIGRAMMES

Voltaire, parvenu à un âge fort avancé, était d'une maigreur extrême, et rien ne lui déplaisait plus que d'y voir faire allusion. C'est pourquoi Piron, qui ne laissait échapper aucune occasion de tourner en ridicule le philosophe de Ferney, décrocha contre lui le quatrain suivant :

Sur l'auteur, dont l'épiderme
Est collé tout près des os,
La mort tarde à frapper ferme
De peur d'ébrécher sa faulx.

Le chancelier Maupeou, qui fut l'auteur des mesures prises contre le Parlement, ne sortait de chez lui que dans une voiture attelée de six chevaux. L'indignation publique se traduisit par ces deux vers latins qu'on fit courir :

Sex trahitur Maupeous equis ; jam murmura vulgi
Nulla forent, quatuor si traheretur equis.

(On s'indigne de voir Maupeou traîné par six chevaux ; mais les plaintes cesseraient aussitôt s'il était tiré par quatre.)

LE FOYER DE LA FAMILLE

LA MORTE

Je crois la voir à chaque instant,
Le soir, surtout, morte et livide ;
Et son fauteuil qu'elle aimait tant
Pleure toujours de rester vide.

Nous devrions parler plus bas,
À toute heure de la journée
J'entends partout ses petits pas
Dans la maison abandonnée.

Le croiriez-vous, je sens parfois
Qu'elle me suit ici peut-être,
Et qu'elle vient, comme autrefois,
S'asseoir et coudre à la fenêtre.

Et puis, tenez, à tout moment,
Le moindre objet me la rappelle.
C'est dans ce coin, précisément,
Qu'elle déposait son ombrelle.

Je le sais bien ; je sais cela
Qu'elle est partie et qu'elle est morte ;
Mais sa pantoufle est encor là,
Regardez donc, près de la porte.

Il pleut dehors ; le jour pâlit,
La vitre de sa chambre est blême.
Je n'ose pas toucher au lit,
Témoin de son adieu suprême.

C'est que, depuis qu'elle est à Dieu
Et qu'à jamais sa bouche est close,
Ses meubles ont toujours un peu
Gardé le deuil de quelque chose.

Mais si la mort l'a, sans merci,
Ravie au toit resté fidèle,
Il résonne encor partout ici
Comme un écho qui parle d'elle.

EUDORE EVANTUREL.